

GR[®] 14
À TRAVERS L'ARDENNE
—
DE MONSCHAU
À
SEDAN

Notes complémentaires
Itinéraire

SOMMAIRE

- 01 MONSCHAU
- 02 MALMEDY
- 03 STAVELOT
- 04 LA ROCHE-EN-ARDENNE
- 05 LE CELLY
- 06 SAINT-HUBERT, TERRE DE TOURBIÈRES
- 07 SAINT-HUBERT
- 08 LE FOURNEAU SAINT-MICHEL
- 09 MARSOLLE
- 10 BOUILLON
- 11 LA SEMOIS
- 12 LE BARRAGE DE ROBERTVILLE

1. MONSCHAU



La Rotes Haus (1752) © SGR
- J. Maquet

À la fin du Moyen-âge et au début de la Renaissance, c'est l'orthographe « Monjoye » qui prévaut. Elle est remplacée par « Montjoie » vers 1800, époque de l'occupation de la Rhénanie par la France. À l'automne 1918, suite à la défaite lors de la Première Guerre mondiale et à la francophobie qu'elle a générée, le nom de la ville a été germanisé en « Monschau » par décret officiel.

La ville a été fondée vers 1195 et doit son appellation au château qui se dressait sur une hauteur surplombant la Rur. Elle est évoquée pour la première fois en 1198 sous le nom de Mons Ioci, puis en 1217 sous celui de Munioie et en 1226 en tant que Monjoje. Il s'agit d'un nom de château typique de ceux érigés à proximité des routes de croisade. Walram von Limburg-Monschau, le premier propriétaire du château fort et futur duc de Limbourg, a fait une croisade en Terre Sainte en 1197.

S'il n'existe pas de charte officielle avec les lois ou traditions de la cité de jadis, en revanche depuis 1476, plusieurs documents confirment les droits coutumiers communaux.

La structure communale actuelle de la ville de Monschau a fait suite le 1^{er} janvier 1972 au rattachement de six communes auparavant autonomes : Höfen, Imgenbroich, Kalterherberg, Konzen, Mützenich et Rohren. D'après www.monschau.de/fr/.

2. MALMEDY

ÉTYMOLOGIE

Étymologiquement, Malmedy viendrait de l'allemand dialectal Malmders et/ou du latin malmundarium, mauvais (malum) défrichement (mundarium), et signifierait endroit malpropre, mal nettoyé, ou endroit nettoyé du mal, c'est-à-dire de la religion druidique, grâce à l'implantation d'un lieu de culte chrétien (cette étymologie est contestable).

D'après Jean-Jacques JESPERS, *Dictionnaire des noms de lieux en Wallonie et à Bruxelles*, Racine, 2005, p. 395.

LA PRINCIPAUTÉ ABBATIALE DE STAVELOT-MALMEDY

L'abbaye bénédictine de Malmedy fut fondée très vraisemblablement en 648 par saint Remacle. Jusqu'en 1794, son histoire se confond avec celle de la principauté abbatiale de Stavelot-Malmedy, dont elle est un des pôles.

Septante-sept princes-abbés du Saint-Empire et comtes de Logne se succèdent à la tête de la principauté. Mais, dès le 11^e siècle, de sourdes rivalités opposent les deux villes, Malmedy supportant mal la prééminence de Stavelot.

À partir du 16^e siècle, plusieurs industries se développent, draperie, tannerie, fabrication de poudre à canon.

Au siècle suivant, les tanneries malmédiennes sont les plus importantes d'Europe ! C'est aussi l'époque du développement des papèteries qui vont faire la fortune de la ville.

Plus d'une fois, Malmedy eut à souffrir des guerres et des troupes de passage. En 1689, elle est incendiée par l'armée de Louis XIV : sur les 660 maisons, 600 disparaissent. Il faudra un siècle pour tout reconstruire. À Noël 1944, elle est rudement bombardée par l'aviation américaine, alors que les troupes US tiennent encore la ville. Cette « erreur » causa plus de 200 morts, et réduisit en cendres le cœur historique de la ville.

DU CONGRÈS DE VIENNE À AUJOURD'HUI

Le Congrès de Vienne (1814-1815) décide le rattachement de la ville (francophone) et de sa région à la Prusse (germanophone). Durant les cinquante premières années, cela ne pose pas de problème : les citoyens sont libres d'utiliser le français, y compris dans leurs relations avec l'administration. Les choses changent avec le « Kulturkampf » initié par le chancelier Bismarck : Malmedy a le double « désavantage » d'être francophone et majoritairement catholique.

Une germanisation forcée se met en place : suppression des subventions au culte catholique et interdiction de parler français dans les écoles et dans les églises. Certains curés vont la contourner en prêchant en wallon. Quelques irréductibles vont, en 1897, fonder le « Club wallon », qui aujourd'hui, après plus d'un siècle, est toujours dynamique.

Pendant la Première Guerre, Malmedy est réannexé à l'Allemagne et les Malmédiens doivent combattre sous l'uniforme allemand. Au traité de Versailles, après une période transitoire, en 1925, la ville redevient belge.

Politiquement, la période de l'entre-deux-guerres est assez trouble. Certains professent le rattachement à l'Allemagne.

En 1933, avec l'arrivée d'Hitler au pouvoir, ce mouvement se renforce et prend des accents de plus en plus nazis.

De 1940 à 1945, le III^e Reich annexe la ville. Une nouvelle fois, les hommes sont tenus de revêtir l'uniforme allemand. Beaucoup périront dans les rangs de la Wehrmacht. Et nombreux aussi sont ceux qui disparaîtront dans les camps nazis pour avoir marqué leur attachement à la Belgique et à la démocratie.

LES PAPÈTERIES

La Papèterie-cartonnerie de l'abbaye impériale de Malmedy est créée en 1750. Son moulin à papier est racheté, en 1801, par Henri Steinbach. L'entreprise se spécialisa dans le papier photographique et le papier dessin et exporta dans le monde entier. On lui doit aussi, vers la fin du 19^e siècle, l'invention du papier calque.

Reprise par la firme Intermills, puis par Gruppo Cordenons, après plusieurs restructurations, elle est fermée en 2009.

Depuis 2013, le site est réhabilité et la Warche retrouve la lumière ! En effet, elle coulait sous les bâtiments industriels aujourd'hui rasés, y compris la haute cheminée.

LE ROYAL CLUB WALLON

Société littéraire de Wallonie malmédienne.

En 1897, cinq jeunes Malmédiens, révoltés par la volonté de germanisation de la Wallonie prussienne, décident de fonder le Club wallon. Son but : maintenir le wallon et défendre la culture romane. Les membres actifs s'appellent « fré », les femmes « cuzène » ou « matante », et leur devise « Todi Walons » !

Dans l'entre-deux-guerres, le Club s'oppose aux sympathisants nazis de la région.

Et en 1940, il est dissout par la Gestapo qui brûle ses archives

Après la guerre, le Club reprend ses activités et veille toujours à faire reconnaître l'identité wallonne de Malmedy et de Waimès, que le reste de la Belgique a parfois tendance à annexer à la majorité germanophone de l'Est du pays ou à la Communauté germanophone. Témoins de cette forte identité, les plaques des rues et des places sont rédigées en français et en wallon ! Les pièces de théâtre wallon, les cabarets... que le Club organise régulièrement connaissent toujours un beau succès.

D'après <http://rcw.be>.

LA CATHÉDRALE

La cathédrale Saint-Pierre, Saint-Paul et Saint-Quirin remplace l'ancienne abbatiale romane, disparue elle aussi dans l'incendie de 1689. Cet imposant édifice, dû à l'architecte et sculpteur Charles-Antoine Galhausen, originaire de Saint-Vith, a été construit entre 1777 et 1782.

GRÉTÉDAR

En 1601, pour se protéger des pillards et des soudards, les habitants de Malmedy entourèrent la ville d'une muraille percée de huit portes. L'une d'elles était à Grétédar.

La première halle de la ville (sur l'actuelle place Albert 1^{er}) ayant été détruite par un incendie en 1689, la porte fut transformée en halle quelques années plus tard. Puis elle devint siège des magistrats et cour de justice, enfin mairie de 1808 à 1818.

En 1964, l'ASBL Malmedy-Folklore la rachète à des particuliers et, après l'avoir restaurée, en fait son siège.

LE POUDINGUE DE MALMEDY

La colline au nord-est de la ville a la particularité d'être entièrement constituée de poudingue.

Le poudingue de Malmedy, datant du permien (-300 millions à -250 millions d'années), constitue une curiosité géologique unique en Belgique.

Il s'agit d'une roche conglomérique rouge comportant une majorité d'éléments calcaires et un ciment calcaireux.

Le mot vient de la francisation du dessert anglais, le pudding !

Les cailloux dans le ciment d'un poudingue se présentent, en effet, comme des raisins secs dans une crème pudding. Ce poudingue permien ne se trouve, et de façon discontinue, que dans une bande de 22 kilomètres de long, orientée nord-est sud-ouest : Xhoffraix, Malmedy, Stavelot, Trois-Ponts, Basse-Bodeux.

L'hypothèse est peut-être hasardeuse, mais elle mérite d'être relevée.

Le poudingue permettrait d'expliquer la présence des abbayes de Stavelot et de Malmedy à ces endroits-là précisément.

En effet, le poudingue, en s'altérant, donne au sol des éléments favorables à l'agriculture.

En Haute-Ardenne, où les sols sont généralement pauvres, cet avantage a peut-être été déterminant dans la localisation des implantations monastiques.

D'après, entre autres, *Le Poudingue de Malmedy... en questions*, disponible sur <https://poudingue.wordpress.com>, site vraiment intéressant pour les non-initiés.



Autel portatif. Bruxelles, Musées royaux d'Art et d'Histoire.

QUELQUES CHEFS-D'ŒUVRE

Impossible de citer tous les chefs-d'œuvre produits à l'abbaye ou pour l'abbaye ! Épinglons-en quelques-uns. Le Christ en majesté, sommet de l'art mosan, une des pages de la prestigieuse Bible de Stavelot, dite Bible de Goderan, terminée en 1097. Ou, dans le domaine de l'orfèvrerie, l'autel portatif en bois, bronze doré, émail et cristal de roche, réalisé vers 1150-1160.

L'église paroissiale Saint-Sébastien, construite entre 1750 et 1754, abrite la remarquable châsse de saint Remacle, qui contient les reliques du fondateur de l'abbaye. Cette pièce d'orfèvrerie, chef-d'œuvre de l'art mosan, achevée en 1268, se caractérise par l'utilisation de l'émail et du cuivre doré. Elle présente la forme d'un sarcophage de 2,07 mètres de long, 60 centimètres de large et 94 centimètres de haut.

En 1805, au retour de l'exil auquel la Révolution les avait contraints, les moines la confient à l'église paroissiale, ce qui explique sa présence en ce lieu.

LE LOUP DE SAINT REMACLE

Pour construire son monastère, saint Remacle était aidé par un âne qui portait les pierres. Lors d'un déplacement vers la carrière, l'âne fut attaqué par un loup envoyé par le diable.

À l'époque, ils étaient très communs dans les forêts d'Ardenne. Saint Remacle ne se laissa pas décontenancer et condamna le loup à se charger des pierres !

D'où le dessin d'un loup bête sur les armoiries de l'abbaye, comme aujourd'hui sur celles de la ville. La fontaine-perron, au centre de la place Saint-Remacle, porte aussi les images du loup.

Pour l'étymologie populaire, Stavelot - en wallon, Stâv'leû - signifie d'ailleurs « étable du loup ».

La construction de l'abbaye a inspiré nombre de légendes. Celle du loup de saint Remacle est parmi les plus connues.

Frédéric Kiesel l'a rapportée :

www.lecerclemedieval.be/legendes/Saint-Remacle.html.



LE CARNAVAL DU LÆTARE ET LES BLANCS MOUSSIS

Ce carnaval existe, sans doute, depuis plus de 500 ans, mais les plus anciennes traces datent du début du 19^e siècle. Et les Blancs Moussis ne sont mentionnés par écrit qu'en 1898 ! Il semble cependant qu'ils sont connus à Stavelot dès la moitié du 19^e siècle, mais leur participation au carnaval n'est pas régulière. Dans les années 1920 et 1930, ils prennent de plus en plus de place dans la vie carnavalesque locale. Et la guerre ne les fera pas disparaître !

En 1946, alors que Stavelot se relève des ruines et des drames de l'offensive des Ardennes, des Blancs Moussis exécutent leur rôle traditionnel à la sortie de la grand-messe. Les années suivantes, ils sont plus nombreux au Lætare. Et, à partir de 1949, notamment avec l'aide de Walter Fostier, journaliste à l'INR¹ et spécialiste du tourisme, ils deviennent les figures centrales du carnaval du Lætare, à la mi-carême. C'est aussi à cette date qu'ils s'organisent en Confrérie, ASBL, doublée d'une Chevalerie d'honneur, composée de personnalités belges et étrangères. Leur rôle dans la vie stavelotaine s'amplifie et, au fil des ans, ils deviennent des ambassadeurs du folklore belge avec leur participation, comme invités d'honneur, à des carnivals étrangers. Aujourd'hui, la Confrérie compte plus de 350 membres qui œuvrent à un but commun : la défense de la tradition du Blanc Moussi, le développement de Stavelot, la promotion de la fraternité et de l'égalité des hommes par le biais du folklore.

Au siège de la Confrérie, une ancienne tannerie restaurée, les Blancs Moussis tiennent leurs réunions, mais aussi passent de longues soirées à discuter et à évoquer leurs souvenirs.

Le site www.blanc-moussi.com, dont est tirée l'image au-dessus, est particulièrement intéressant.

D'après Patrice LEFEBVRE, *Stavelot. Cinq siècles de légende du Laetare*, Neufchâteau, Weyrich, 2012 ; *Pays des Sources - Folklore Traditions*, Spa, Maison du Tourisme du Pays des Sources, dépliant non daté, p. 12 et www.blanc-moussi.com.

¹ Créé en 1930, l'INR, Institut National de Radiodiffusion, est l'ancêtre de la RTB (1960) et de la RTBF (1977).

STAVELOT PENDANT LA SECONDE GUERRE

Comme en beaucoup d'endroits, la guerre n'a pas épargné Stavelot.

En 1943, un avion américain lâche accidentellement ses bombes au phosphore. Une partie de la ville est brûlée et plusieurs Stavelotains perdent la vie.

En décembre 1944, lors de l'offensive des Ardennes, les SS massacrent plus de 150 civils et incendient la ville.

LA BATAILLE DES ARDENNES DANS LA RÉGION DE STAVELOT ET MALMEDY

1944 : les forces anglo-américaines portent des coups sévères à l'armée allemande qui résiste très difficilement. Après quatre années d'occupation, la population belge acclame les libérateurs dans l'allégresse.

En Ardenne, la fête va être brutalement interrompue. Le commandement allemand a tenté le tout pour le tout !

Traverser les Ardennes, franchir la Meuse, foncer sur Anvers pour bloquer le ravitaillement et négocier une paix séparée à l'ouest. Le 16 décembre, les chars allemands partent à l'attaque : pour les alliés, la surprise est totale.

La bataille, communément appelée « offensive von Rundstedt », vient de commencer. Elle se termine fin janvier, quand l'armée allemande est repoussée. Elle a fait des milliers de victimes, civiles et militaires. Les dégâts sont immenses.

Comme beaucoup d'autres, vers Bastogne ou Houffalize, la région de Stavelot et de Malmedy a été fort éprouvée. Les Allemands, déterminés et impitoyables, se sont avancés jusqu'à une ligne passant approximativement par Targnon, La Gleize, Stavelot, et au nord de Malmedy, de Waimes et de Bütgenbach.

4. LA ROCHE-EN-ARDENNE

Même si quelques témoins du passé subsistent – le château en est le meilleur exemple, ou quelques fermes traditionnelles en périphérie – le bâti de La Roche est récent.

La ville a été détruite à 90% lors de la Seconde Guerre, et particulièrement lors de l'Offensive des Ardennes (116 civils tués).

La reconstruction, entamée dès le lendemain de la guerre, a donné à la ville un nouveau visage.

Le caractère agricole ou villageois a été remplacé par des habitations de type urbain : pavillons quatre façades, villas, lotissements... davantage anonymes, souvent standardisés.

Cette distinction se remarque surtout entre le noyau ancien, qui a gardé quelques traces de son caractère villageois, et les extensions où les infrastructures touristiques, l'utilisation de nouveaux matériaux, l'organisation de l'espace rompent avec le caractère traditionnel.

LES PONTS SUR L'OURTHE

Lors de la retraite allemande en septembre 1944, les deux ponts sont détruits et remplacés par une passerelle qui assure la jonction entre les rives et revêt une importance stratégique.

C'est ce rôle qui déclenche les bombardements américains de fin décembre 1944 et du 1er janvier 1945, détruisant une large partie de la ville et causant de nombreux morts. Les deux ponts « du Faubourg » et « du Gravier » seront reconstruits dans les années 1950 et 1952.

LA LÉGENDE DE BERTHE

Berthe, la fille du seigneur de La Roche, avait de nombreux prétendants, tant sa beauté et sa grâce étaient reconnues. Vivant avec son père, elle ne désirait pas le quitter. Un jour, elle accepta sa proposition : se sentant vieillir, il organiserait un tournoi et le vainqueur épouserait Berthe.

Quelques jours plus tard, tombant de cheval, elle est secourue par le beau Waleran de Montaigu et ils tombent éperdument amoureux. Or, Waleran était fiancé à Marie de Salm. Au tournoi, Waleran se bat avec fougue et vaillance. Il va gagner et obtenir la main de Berthe. Mais un chevalier noir, inconnu, que personne n'a jamais vu, survient.

Il engage la lutte avec Waleran et, malgré sa petite taille, le terrasse. C'est lui, le chevalier noir, qui épousera Berthe. Au lendemain de la nuit des noces, on retrouvera le cadavre ensanglanté de Berthe au fond des douves.

Le petit chevalier noir n'était autre que Marie de Salm qui, jalouse et furieuse,

avait vendu son âme au diable pour se venger.

On raconte que, les nuits de mauvais temps, le fantôme de Berthe erre encore et toujours dans les ruines...

GRÈS DE LA ROCHE

« TERROIR ET TRADITIONS »

Pour découvrir tout ce qu'il est possible de faire avec les grès. Et retrouver les gestes d'antan...

Rue Rompré, 28

6980 La Roche-en-Ardenne

084 41 12 39

www.gresdelaroche.be

LE CHÂTEAU

Dominant la vallée de l'Ourthe d'une quarantaine de mètres, fleuron du patrimoine rochois, le château dresse sa masse sombre au sommet d'un éperon rocheux aux flancs abrupts. Il date vraisemblablement des 11^e et 12^e siècles. Tours, meurtrières, oubliettes... restituent une ambiance médiévale.

Rue du Vieux Château, 4

6980 La Roche-en-Ardenne

084 41 13 42

www.chateaudelaroche.be

LE DÉVELOPPEMENT DE L'ARDENNE

LE CAS DE LA RÉGION DE LA ROCHE-EN-ARDENNE

Marquée par le cours sinueux et capricieux de l'Ourthe et par son relief accidenté, la région de La Roche est en grande partie vouée à la forêt ou à la fagne. Les sols pierreux, combinés aux fortes pentes, laissent à l'agriculture céréalière peu de possibilités, au contraire des herbages.

L'occupation du sol et la structure paysagère ont fortement évolué depuis le 18^e siècle, notamment vers un meilleur rendement économique. Autrefois, les bruyères et les terres incultes occupaient une large part du territoire. On ne les retrouve plus qu'en bordure de chemin ou à l'orée de quelques bois. Grâce aux défrichements, aux amendements des sols, les prairies et les cultures ont permis de vivre sans opulence sur un mode autarcique jusque vers 1900.

L'amélioration des communications et le décroisement de l'Ardenne favorisent l'élevage qui, économiquement, est adapté aux conditions locales.

Dans le même temps, les habitats se transforment : la plupart des agglomérations gardent un plan complexe, parfois centré sur une placette et maintiennent des structures aérées avec jardins ou prés arborés, mais se densifient. Au fil des années, l'urbanisation occupe les zones de passage et, progressivement, étend les villages.

Si, aujourd'hui un réseau dense de voies de communication dessert La Roche et sa région, sous l'Ancien Régime, le territoire était beaucoup plus reclus. Les paysans des hameaux vivaient en autarcie et fréquentaient peu les marchés. Ils trouvaient dans leur milieu naturel de quoi s'alimenter, eux et leurs animaux, et de quoi construire (bois, pierre, terre). Est née ainsi l'image d'une contrée pauvre, ce que les économistes du 19^e siècle constatent encore. L'isolement et la piètre qualité des chemins y sont pour beaucoup.

Pourtant, la situation est moins dramatique qu'il n'y paraît. En témoigne la structure des villages que l'on retrouve sur d'anciennes cartes : potagers, vergers, prés entourent les maisons.

Au 19^e siècle, celles-ci comptent le plus souvent l'habitation, l'étable et la grange. Parfois, une bergerie. Et aussi une porcherie et un poulailler.

L'élevage et la polyculture sont complétés par la vaine pâture sur les bruyères ou la glandée en forêt, suivant des règles précises.

De plus, sur les nombreuses rivières, les moulins assurent un début d'industrialisation et traitent la farine, l'huile ou le bois. Plusieurs ont été conservés, quelquefois en bon état. L'artisanat apporte d'autres ressources : fabrication des récipients ménagers avec la glaise, exploitation du bois et des taillis, tannerie.

Au 19^e siècle, les chemins sont progressivement pavés, ouvrant le territoire, mais c'est surtout avec le chemin de fer que le désenclavement s'accélère. La ligne Liège - Melreux - Marloie est terminée en 1885-1886 et le vicinal Melreux - La Roche en 1887.

Produits et denrées de toutes sortes circulent et les premiers touristes arrivent, reçus dans de nouvelles structures d'accueil.

Après la Deuxième Guerre, tout évolue très vite et l'ensemble du territoire, essentiellement rural, devient une vaste zone de résidence et de villégiature. Subsistent quelques fermes sur des domaines beaucoup plus grands. La plupart sont reconverties en habitations, en gîtes, en appartements ou en maisons de campagne.

Depuis quelques dizaines d'années, l'agriculture est en net recul et les villages ont perdu leur aspect « paysan ». Par contre, le tourisme s'est fortement développé : la nature, les paysages, les activités nautiques, les produits du terroir, le souvenir de la guerre... attirent visiteurs et touristes pour un jour ou pour un séjour plus long.

Campings, villages de vacances, gîtes ruraux, hôtels... représentent cinquante pourcents des possibilités de logement !

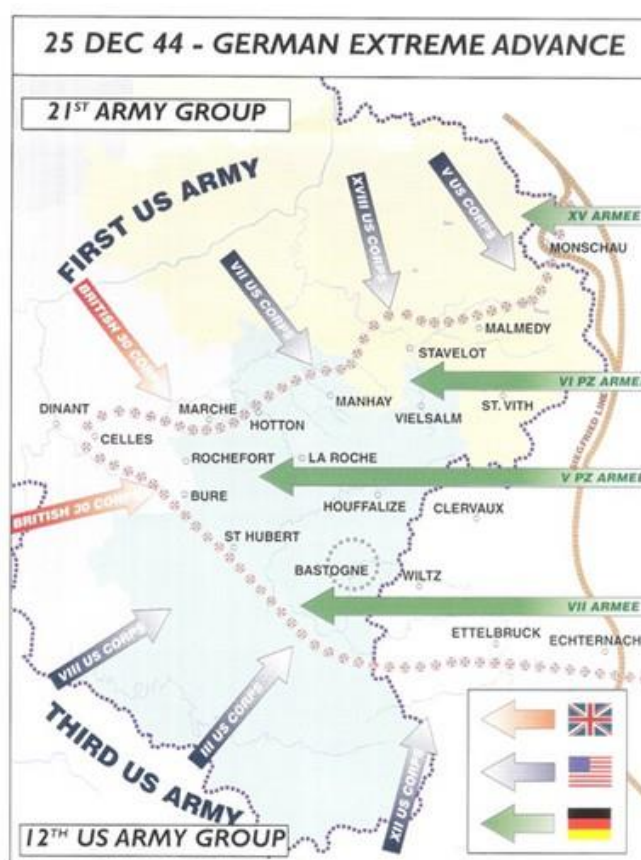
D'après, entre autres, *La Roche-en-Ardenne, Rendeux et Tenneville, Collection Patrimoine architectural et territoires de Wallonie*, Ministère de la Région wallonne, Mardaga, 2004, p.14-18.

LA BATAILLE DES ARDENNES DANS LA RÉGION DE HOTTON, LA ROCHE, HOUFFALIZE, GOUVY

1944 : les forces anglo-américaines portent des coups sévères à l'armée allemande qui résiste très difficilement.

Après quatre années d'occupation, la population belge acclame les libérateurs dans l'allégresse.

En Ardenne, la fête va être brutalement interrompue. Le commandement allemand a tenté le tout pour le tout !

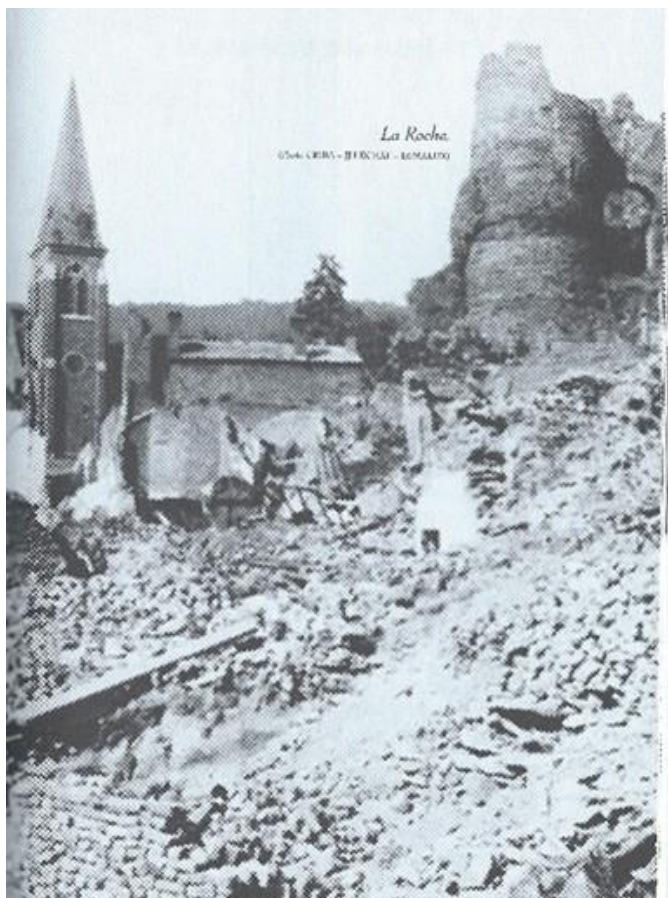


Traverser les Ardennes, franchir la Meuse, foncer sur Anvers pour bloquer le ravitaillement et négocier une paix séparée à l'ouest. Le 16 décembre, les chars allemands foncent à l'attaque : pour les alliés, la surprise est totale. La bataille, communément appelée « Offensive von Rundstedt », vient de commencer.

Elle se termine fin janvier, quand l'armée allemande est repoussée. Elle a fait des milliers de victimes, civiles et militaires. Les dégâts sont immenses.

La région où se sont déroulés les combats a été fort éprouvée. Pour contrer les Allemands déterminés et impitoyables, les bombardements alliés furent ravageurs. Aujourd'hui encore, près de quatre-vingts ans plus tard, la mémoire de l'Offensive reste vive et intacte

SOIXANTE ANS APRÈS LA BATAILLE DES ARDENNES, DES TÉMOINS RACONTENT :



Frans Jacquet, de La Roche, 15 ans
en décembre 1944 :

À partir du moment où les Allemands sont arrivés à La Roche, nous avons commencé à subir des tirs d'artillerie. C'était nuit et jour, ça n'arrêtait pas. C'étaient des chapelets de prières à l'infini. Dès que les bombardements s'atténaient un petit peu, on entendait ces prières commencer à sombrer un petit peu aussi. Il retombait une volée d'obus, et c'était reparti de nouveau.

La Roche après le bombardement de janvier 1945 © O. ORIANNE, B. JACQUET, G. LECOYER et P. BERCKMANNNS, *Un mois en enfer. La bataille des Ardennes en province de Luxembourg*, Weyrich, 2004, p. 81.

Jeanne Simon, de La Roche,
12 ans :

La porte qui donnait dans la ruelle s'est arrachée et on a vu descendre des arbres, de la terre, des pierres, tout ce qu'on peut imaginer, qui venaient du dessus, des rochers du château. Quand ça a été fini, on était tous contents de se retrouver en vie. Notre maison s'était écroulée comme un jeu de cartes dans le ravin et on s'est sauvés en enjambant les arbres et les débris. C'était comme un spectre. Tout était cassé... C'était un spectre.

Marie Dubru, d'Houffalize, 13 ans en janvier 1945 :

Rien ne résiste à un bombardement aérien, même pas les caves. C'est pour cela qu'il y a eu autant de disparus. Et en plus, c'étaient des bombes au phosphore, c'est ce qui m'a marqué. Il y avait un bâtiment qui brûlait, le feu roulait sur la route et boutait le feu à la maison en face.

Henri Mignon, d'Houffalize, 8 ans en janvier 1945 :

Quelques jours après la bataille, nous avons été évacués à Cetturu, à quelques kilomètres à l'est d'Houffalize. Je me souviendrai toujours de la traversée. Un char américain avec un bulldozer ouvrait une route dans la boue et les décombres, et les civils et les soldats américains suivaient. Tout était détruit, il ne restait plus que trois ou quatre maisons debout, il n'y avait plus de route, plus d'Ourthe, tout était aplati. C'était un spectacle affreux. Des corps humains jonchaient les débris.

D'après Olivier ORIANNE, Béatrice JACQUET, Geoffray LECOYER, Pablo BERKMANN et Jean-Pierre ECHTRBILLE, *Un mois en enfer. La bataille des Ardennes en province de Luxembourg*, Weyrich Édition, 2004, p. 139, 142, 247, 255.

Cet ouvrage est l'adaptation écrite des émissions *Un mois en enfer* relatives à la bataille des Ardennes et réalisées par TV Lux.

LE DEISTER

Le site du "Deister", restauré ces dernières années, mérite un arrêt. Une arête rocheuse escarpée dominant la vallée de l'Ourthe et qui se prolonge vers l'ouest par les ruines du château surplombant la bourgade.

Au cours de l'histoire, la colline a été fortement empreinte par l'activité humaine : exploitation forestière, pâturage, culture vivrière et peut-être même vignoble.

Diverses traces témoignent encore de ce passé, dont de nombreuses terrasses et murets en pierres sèches. Sur une dizaine d'hectares, le site présente une remarquable mosaïque d'habitats sur des sols souvent superficiels, pentus, de nature schistogréseuse : des chênaies acidophiles, des fourrés et taillis, des fragments de lande à bruyères, des pelouses ouvertes à orpins (ou sedum, plante grasse, en touffes), etc.

Davantage d'informations sur :

<http://biodiversite.wallonie.be> et Jacques CORNEROTTE, *Que la montage du Deister est belle*, dans *Regards d'Ardenne*, n° 20, hiver 2017-2018, p. 14-20.

Sébastien ESTE et Annick BURNOTTE, *Village à travers les âges. La Roche-en-Ardenne. Analyse paysagère*, PNDO et Maison de l'Urbanisme Famenne-Ardenne, s.d., disponible sur https://www.mufa.be/uploads/file/livrets%20villages/La_Roche-en-Ardenne.pdf.

5. LE CELLY

En 1931, sur la colline qui domine l'Ourthe, le baron Louis Empain fait construire le château du Celly où il souhaitait passer ses vieux jours, mais il le revend en 1936 à la famille Fabri.

Celle-ci, en 1950, vend à son tour le château et le domaine de 110 hectares à la FNAPG (Fédération Nationale des Anciens Prisonniers de guerre) qui le transforme en sanatorium et lieu de repos pour anciens prisonniers. Ce sanatorium fonctionnera jusqu'en 1974.

Vu le succès du sanatorium, Raoul Nachez, président de la FNAPG, fait construire un hôpital qui compte jusqu'à 173 chambres : le Centre Hospitalier de Sainte-Ode. En 1992, la province de Luxembourg est amenée à racheter tout le site.

Aujourd'hui, le Centre accueille des réfugiés.

Actuellement, sur le site du Celly, une société d'investissement envisage de développer un vaste complexe touristique de luxe comprenant, entre autres, des gîtes de grande capacité, un hôtel et leurs activités annexes pouvant loger jusqu'à 700 personnes. Dans la région, ce projet est fortement contesté.

Il semble qu'il soit aujourd'hui (juin 2024) abandonné, au profit, peut-être, d'une réalisation davantage respectueuse de l'environnement et soucieuse de l'intérêt commun, y compris, évidemment, de la population de la région.

RAOUL NACHEZ (1909-1993)

Ancien prisonnier et invalide de guerre, Raoul Nachez a œuvré toute sa vie pour que la Nation traite avec sollicitude ses soldats, ceux-là qui, par dizaines de milliers, avaient subi cinq ans de captivité en Allemagne.

Pour lui rendre hommage, plus de 3500 personnes assistèrent à son enterrement, au Centre Hospitalier, dont le Président de la Chambre, plusieurs ministres et 400 porte-drapeaux.

LA CHAPELLE DE LA BONNE DAME

À peu près en face du Celly, sur la rive gauche de l'Ourthe, à mi-colline, une chapelle plutôt rustique, à quelques mètres d'un point d'eau : sainte Ode aurait vécu ici, au 7^e siècle. Et chaque premier dimanche de mai, un pèlerinage y attire toujours les foules.

Sainte Ode - qui a donné son nom à l'actuelle commune - vivait, raconte la légende, avec une communauté de vierges à l'orée de la vaste forêt de Freyr, à proximité de Lavacherie. Vie de prières et de charité, seulement troublée par l'accueil des voyageurs égarés.

Un soir d'hiver, une horde de brigands s'abat sur le monastère. Ode est la seule à échapper au carnage... Elle mène dès lors une vie d'ascèse dans la forêt et descend de temps en temps au village pour demander quelques braises dans son sabot.

Un jour, un nouveau venu la rabroue. Le soir même, il est frappé d'un mal mystérieux qui le rend totalement aveugle. Le lendemain, il se souvient de la visiteuse qu'il a éconduite et plein de regret, à tâtons, parvient aux ruines du monastère où il implore le pardon d'Ode. Elle l'envoie se laver les yeux à la source toute proche qu'elle vient de faire jaillir du rocher. Miracle, il retrouve aussitôt la vue.

Depuis lors, la source miraculeuse guérit tous ceux qui implorent la Bonne Dame, sainte Ode.

En réalité, ce n'est qu'en 1572, que le lieudit Sainte-Ode apparaît : un certain Jean Piret reçoit un octroi pour y construire une « forge et fourneau pour fendre et battre le fer ». À côté de sa forge, il bâtit un sanctuaire et une fontaine qu'il place sous la protection de sainte Ode.

D'après Fr. LEMPEREUR, *La Transardennaise*, op. cit, p. 85 ; www.sainte-ode.be.

6. SAINT-HUBERT LE PROJET LIFE TOURBIÈRES

Depuis 2007, se redéployent peu à peu bruyères, sphaignes et autres linaigrettes pour recomposer un vaste réseau de tourbières et de landes tel qu'on le rencontrait ici il y a un siècle.

Une succession d'habitats humides où libellules, batraciens, papillons ont peu à peu entamé leur recolonisation, commente Gérard Jadoul, coordinateur de « Life-Tourbières » initié et géré par une association de chasseurs, l'Unité de gestion cynégétique de Saint-Hubert.

C'est en parcourant les lieux que l'on mesure mieux l'ampleur des transformations accomplies. Au milieu de massifs d'épicéas compacts et sombres s'ouvrent désormais de vastes zones de fagnes baignées de lumière. Çà et là, des parcelles provisoirement clôturées abritent de jeunes plants de bouleaux, de sorbiers, de chênes, d'aulnes. Des essences feuillues qui vont peu à peu reprendre leur place naturelle, apportant leur précieuse pierre à l'enrichissement de la biodiversité. En attendant, des ilots de résineux ont aussi été maintenus afin d'offrir des espaces de quiétude au gibier.

Pour assurer l'entretien d'une partie de ces sites et éviter que ceux-ci ne soient envahis par les bouleaux ou la molinie (une graminée), on fait appel à un troupeau itinérant de 500 têtes de moutons, mais également à quelques bovins, qui sont déplacés au gré des besoins.

En pâture ces landes, ceux-ci contribuent au rafraîchissement régulier de la végétation qui, de la sorte, offrira à l'entrée de l'hiver une herbe jeune et riche aux cerfs et aux chevreuils. Au passage, les moutons contribuent également à la dissémination d'une série d'espèces végétales.

Le résultat de ces travaux a été immédiat et spectaculaire, commente encore notre guide. Particulièrement au niveau des populations de libellules, des amphibiens et de certains oiseaux nicheurs. Dans les années à venir, on devrait assister à une progression de la présence du faucon hobereau et de la cigogne noire. En fonction de l'évolution de la flore, les populations de papillons devraient aussi se multiplier.

L'un des aspects les plus intéressants de cette expérience, conclut Gérard Jadoul, c'est que cela crée un dialogue entre des gens qui ont à la base des visions différentes et qui ne se parlent pas forcément. Il y a un esprit de coopération qui s'est mis en place.

D'après Gilles TOUSSAINT, *Saint-Hubert, terre de tourbières*, dans *La Libre Belgique*, 7 octobre 2007 : une interview de Gérard Jadoul, coordinateur du projet LIFE Tourbières.

LA FANGE DE LA BASSEILLE

Au cœur de la forêt de Freyr, la fange s'étire sur près d'un kilomètre tout le long de la Basseille (affluent de l'Ourthe) qui a creusé ici un vallon relativement encaissé et étroit, en grande partie boisé.

Cette réserve naturelle domaniale représente un témoin du paysage et de la végétation typiques des fonds de vallées avant leur enrésinement systématique pratiqué en Ardenne depuis la fin du 19^e siècle. Le site accueille diverses espèces remarquables.

On y signale notamment l'une des plus grosses populations wallonnes de la lastrée du hêtre, une fougère peu commune des rochers siliceux. Les eaux du ruisseau, fraîches et de très bonne qualité, hébergent un curieux poisson, la lamproie de planer. Sur les berges, on pourra admirer la très discrète wahlenbergie. La trientale, la salamandre tachetée et le nacré de la bistorte sont quelques-uns des

hôtes que l'on peut aussi rencontrer dans la Fange de la Basseille.

D'après
<http://biodiversite.wallonie.be>.

LA FANGE DE LA BORNE

À proximité de l'aérodrome civil, la Fange se compose d'une mosaïque de groupements de landes tourbeuses et de landes plus sèches à molinie et nard, comportant diverses espèces végétales intéressantes comme la trientale, l'orchis des sphaignes, l'orchis tacheté ou encore la pédiculaire des bois. Jusqu'au début des années 2000, elle était largement enrésinée par des semi-naturels d'épicéas et un drain en bordure menaçait l'avenir des zones tourbeuses. Le site a été largement restauré dans le cadre du projet Life « restauration des tourbières du plateau de Saint-Hubert » par l'élimination des semis naturels et l'amélioration de la rétention de l'eau par création de digues et bouchage du drain de bordure. Le site est entretenu par pâturage ovin.

D'après
<http://biodiversite.wallonie.be>.

7. SAINT-HUBERT

LA VIE DE HUBERT

La vie de Hubert, évêque de Tongres-Maastricht, est mal connue. Vers 705, il succède à Lambert, et fait transporter le corps de celui-ci à Liège, là où il a été assassiné. Ayant transposé le siège de l'évêché à Liège, il est considéré comme le fondateur de la cité. À la suite d'un accident de pêche, il meurt en 727. Rapidement, il est l'objet d'un culte et est canonisé en 743.

En 825, à l'initiative de Wacaud, évêque de Liège, son corps est transporté au cœur de l'Ardenne et confié à la communauté monastique d'Andage. Très vite, le rayonnement de ses reliques est considérable. La dévotion à saint Hubert s'étend : il devient protecteur des chasseurs et guérisseur de la rage. Et Andage s'appelle désormais Saint-Hubert !

Considéré comme patron de l'Ardenne, il n'est pas d'origine ardennaise et n'a guère dû séjourner en Ardenne, ni même la traverser !

LA CONVERSION DE SAINT HUBERT

La légende de la conversion de saint Hubert est tardive. Elle apparaît seulement après 1400. Voici la traduction d'une version appelée « La légende brabançonne » :

« Il arriva qu'un jour de Noël, alors que tous les chrétiens ses voisins allaient à l'église, Hubert se rendit à la chasse. Un cerf vint à lui, portant entre ses cornes le signe de la Sainte-Croix.

À sa vue, une voix l'interpela disant : Convertis-toi à la foi catholique ou tu descendras plus rapidement en enfer. »

Cette légende du cerf crucifère et de la conversion, copiée littéralement sur celle de saint Eustache, a sans doute été diffusée par les moines de l'abbaye pour affermir et relancer le culte de saint Hubert : une opération publicitaire en somme...

D'après Joseph ROLAND, *Le mythe du cerf*, dans *Saint-Hubert d'Ardenne. Cahiers d'histoire*, III, 1979, p. 58.

SUR LES LÉGENDES HUBERTINES, VOIR :

- ♦ Jean-Marie DOUCET, Hubert d'Ardenne. *Histoire d'une légende universelle*, Piconrue, réédition, 2011.
- ♦ Jean-Marie DOUCET, *Entre chiens et loups enragés. Le cerf crucifère de saint Hubert d'Ardenne*, dans *Bestiaire d'Ardenne. Les animaux dans l'imaginaire. Des gallo-romains à nos jours*, Piconrue, 2006, p.167-190.
- ♦ Évence COPPÉE, Jean-Luc DUVIVIER de FORTEMPS, Benoît HENRY de FRAHAN et Jean-Pierre LAMBOT, *Saint Hubert, sa légende et la forêt*, Perron, 2006.

SAINT HUBERT D'ARDENNE ET LE CERF

Cela se serait passé un vendredi saint. Plutôt que d'aller à l'office, pour prier, à l'heure où notre Seigneur fut mis en croix, Hubert, un jeune noble d'origine aquitaine, aurait préféré aller à la chasse. Il avait débusqué un superbe cerf qu'il pourchassa une bonne partie de l'après-midi. Il venait de l'acculer dans un taillis.

Il s'apprêtait à donner le coup fatal lorsque l'animal se retourna... là Hubert vit apparaître au milieu des bois du cerf une croix rayonnante. Une voix venue de nulle part lui enjoignit de se convertir...

Thierry SCHOLTÈS, dans *Musée en Piconrue. Périodique trimestriel*, n° 45, 1997, p. 129.

LES FRÈRES REDOUTÉ

Pierre-Joseph Redouté (Saint-Hubert 1759 – Paris 1840) est un aquarelliste de renommée internationale, qualifié « Raphaël des fleurs ». Parmi ses élèves, la reine Marie-Antoinette, le comte de Metternich, Louise-Marie d'Orléans, future épouse de Léopold 1^{er}. Le Centre Redouté, rue Redouté, 11 b, mérite une visite.

NESTOR MARTIN

Cuisinières Nestor Martin.
Fonte brute et fonte émaillée.
Extrait du catalogue 1912.



Types de poêles Nestor Martin de style art nouveau ou modern style.
Extrait du catalogue 1912.



Cuisinières et poêles Nestor Martin ©
Cahiers de l'Académie
luxembourgeoise, À travers l'Ardenne,
19/2002, p. 31.

Originaire de Saint-Hubert, autodidacte doué, Nestor Martin a créé une fonderie de renommée internationale avec des usines à Huy, à Ullens, à Revin et à Saint-Hubert en 1892.

Attaché à la ville de son enfance, il y fit construire une école pour filles et un hospice.

Jean-Marie DOUCET,
*L'étonnant destin d'un
borquin. Nestor Martin :
une marque
légendaire, une
personnalité hors norme,
dans Cahiers de
l'Académie
luxembourgeoise, À
travers l'Ardenne,
19/2002, p. 25-36.*

8. LE FOURNEAU SAINT-MICHEL

Situé dans un fond de vallée entre Saint-Hubert et Nassogne, le Domaine du Fourneau Saint-Michel offre de superbes possibilités de découvertes.

Il est constitué de deux parties distinctes : le Musée du Fer, récemment rénové, et le Musée de Plein Air, ou Musée de la Vie Rurale en Wallonie.

LE MUSÉE DU FER

Le Musée du Fer est établi sur le site d'un monument classé du patrimoine industriel, unique haut fourneau au charbon de bois conservé in situ en Belgique, auquel le Fourneau Saint-Michel doit son nom.

Ces bâtiments, témoins remarquables d'une industrie du fer florissante en terre luxembourgeoise aux 17^e et 18^e siècles, permettent de découvrir les techniques de fabrication de la fonte ainsi que d'apprécier l'importance et l'usage du fer dans la vie quotidienne d'autrefois.

Le haut fourneau est construit par le dernier père abbé de Saint-Hubert, Dom Nicolas Spirlet, en 1771. C'est un des plus modernes de l'époque. Le site offre tous les éléments nécessaires : l'eau, le minerai de fer, le bois.

Lorsqu'il arrive à l'abbaye, la situation financière de celle-ci est désastreuse et Spirlet n'a de cesse de l'améliorer. Il parvient à décrocher une commande de canons en fonte auprès de l'armée de Washington, engagée dans la guerre d'indépendance des États-Unis. La qualité ne fut pas au rendez-vous et l'expérience se solde par une débâcle dont le fourneau ne se relèvera jamais.

Lorsqu'en 1797 les moines de Saint-Hubert sont expulsés, le fourneau est acquis par Léopold Zoude, un homme d'affaires et industriel de Saint-Hubert qui continue à l'exploiter un certain temps. Le fourneau est vendu par la famille Zoude en 1942 et est classé au patrimoine national belge en 1952. Il devient propriété provinciale en 1966.

LE MUSÉE DE PLEIN AIR

Le Musée de Plein Air est aménagé à quelques centaines de mètres sous l'égide de la Province du Luxembourg, soucieuse de conserver le patrimoine bâti de Wallonie.

Le Musée de Plein Air recrée, grâce à un procédé appelé la transplantation, un ensemble de hameaux wallons typiques issus de différentes régions géographiques du sud du Sillon Sambre et Meuse. L'endroit est le reflet de l'habitat et des métiers ruraux d'autrefois.

Plus de 50 bâtiments ont ainsi été transplantés : fermes, maisons, chapelle, école, église, hangars, ateliers d'artisans... À l'intérieur de ceux-ci, c'est un vrai retour dans le temps. On peut y contempler mobilier, ustensiles, accessoires, outils et machines issus des collections.

Le Fourneau Saint-Michel est aussi un Domaine qui présente aujourd'hui une riche biodiversité. Ces espaces naturels ou aménagés constituent un refuge important pour la faune et la flore de nos régions.

Outre ses collections et son aspect naturel exceptionnel, le Domaine propose une riche programmation familiale, des sorties scolaires et des événements pour entreprises.

Quel que soit l'aspect qui vous intéresse (patrimoine, nature ou événement), le Domaine est un endroit à ne manquer sous aucun prétexte !

Marie-Ève Soenen

Voir www.fourneausaintmichel.be.

- Émile BATTER et Jacques CORNEROTTE, *Le Fourneau Saint-Michel*, dans *Regards d'Ardenne*, n° 13, printemps 2016, p. 34-45.
- Willy et Françoise LASSANCE, *La Métallurgie à travers les âges et Le Fourneau Saint-Michel ou Trois mille ans de l'histoire du fer*, Magermans, 1973.

9. MARSOLLE

« QUAND LA FORÊT S'EN ALLAIT EN CHARBON »

Voir le très intéressant travail de B. HARDY, J DUFÉY et P. DEFOURNY, *La détection des aires de faulde en milieu forestier à l'aide du LiDAR*, UCL, Earth et Life Institute, FNRS et DGO3, mars 2017, disponible sur http://geoportail.wallonie.be/files/_backup/Lidar_11%2009/3.%20Workshop_LiDAR_20170911_BHardy.pdf.

LA VALLÉE DU MARSOLLE

Les nombreux étangs qui jalonnent la vallée de Marsoult sont utilisés pour l'élevage d'une espèce indigène de poisson, la truite fario. Le but est de contribuer au repoissonnement des rivières wallonnes. Tout le cycle de vie est réalisé à la pisciculture, depuis la ponte des œufs, en passant par les différents stades de croissance : l'alevin, la truitelle et enfin la truite.

L'autre animal emblématique de la pisciculture de Mirwart est l'écrevisse à pieds (pattes) rouges. Ce petit crustacé habitait, à l'origine, dans les eaux pures de notre région, mais il a progressivement disparu au fil des années à cause de la pollution, de l'aménagement des ruisseaux et de l'arrivée de ses cousines, les écrevisses américaines et turques, porteuses d'une maladie (champignon) à laquelle il ne résiste pas.

Depuis plusieurs années, la pisciculture de Mirwart élève l'écrevisse à pieds (pattes) rouges afin de la réintroduire dans nos cours d'eau.

LES OISEAUX PÊCHEURS

Les fils tendus au-dessus des étangs ont pour but de protéger les truites de prédateurs comme le cormoran ou le héron. Le cormoran est un oiseau piscivore, c'est-à-dire qu'il se nourrit de poissons.

À la belle saison, on le retrouve dans le nord de l'Europe, mais en hiver, il prend ses quartiers dans notre région. Il se déplace souvent en groupe de plusieurs dizaines d'individus. Il est capable, à lui seul, d'ingurgiter près de 600 grammes de poisson par jour. Autant dire qu'il peut faire d'importants dégâts dans une pisciculture comme celle-ci.

LA QUALITÉ DE L'EAU

L'équipe du Domaine de Mirwart réalise régulièrement des analyses (indice biotique) sur l'eau du ruisseau et des étangs. Elle est ici de très bonne qualité. À quoi reconnaît-on cette qualité ?

Entre autres à la présence de petits invertébrés qui ne se développent que lorsque l'eau est saine.

La turbulence de l'eau lors de son parcours dans la vallée lui permet également de rester bien fraîche et chargée en oxygène.

LA BIODIVERSITÉ

Le caractère humide du fond de vallée, la qualité de l'eau du ruisseau et la proximité directe des grandes forêts de feuillus font de la vallée de Marsoult un espace propice au développement d'une riche biodiversité. Faune et flore abondent. On y retrouve le martin-pêcheur, la salamandre, la libellule, la grenouille verte ou encore la cigogne noire. Autant d'animaux dont la vie, voire la survie, sont étroitement liées à la préservation du milieu dans lequel ils évoluent.

D'après *Au fil de l'eau... Circuit de Marsoult (Marsaul)* - N° 5.

LE MARSOLLE

Le ou la Marsolle ou le Marsau ? Ou encore le Marsaul !

Et même le Marsoult !

Difficile de choisir. Les quatre graphies, et quelques autres se bousculent depuis le 16^e siècle ! Sa signification est, elle aussi, assez incertaine : peut-être un diminutif de « marche », issu du germanique « marka », « limite, frontière » et dans un sens secondaire « hameau écarté », sans que l'on sache si c'est le ruisseau qui a donné son nom au hameau ou l'inverse.



Le fourneau de Marsolle © SGR - J.-M. Maquet.

LE FOURNEAU DE MARSOLLE

Du hameau de Marsolle, il ne reste pas grand-chose. Depuis les années 1980, des passionnés ont mis au jour les traces de deux habitations et les fondations d'un haut-fourneau, alimenté au minerai de fer et au charbon de bois. Une fois coulées, les gueuses de fonte de Marsolle rejoignaient l'affinerie de Mirwart à trois kilomètres.

Là, le maka, énorme marteau actionné par l'énergie hydraulique, au bruit infernal, frappait les gueuses, chauffées à nouveau, pour éliminer toutes les impuretés et lier les particules de fer. Étiré en barres, le métal était vendu ensuite aux maréchaux-ferrants, aux cloutiers, etc.

L'histoire du haut-fourneau de Marsolle est éphémère.

Construit en 1537 par le seigneur de Mirwart, il sera déjà fermé en 1568, emporté par les difficultés économiques et les tourments politiques de l'époque. Peu à peu, le site sombrera dans l'oubli.

Histoire éphémère ? Pas vraiment. Les naturalistes de la Haute-Lesse et les archéologues, conduits par Jean-Pol Wéber et Maurice Evrard, ont redécouvert le site, remarquablement remis en valeur.

D'après J.-Cl. LEBRUN, *Marsolle, à l'origine de bien d'activités et notamment celle de son haut fourneau*, dans *Les Barbouillons. Bulletin des Naturalistes de la Haute-Lesse*, 295, mai-juin 2017, p. 13-16.

10. BOUILLON

LE MUSÉE DUCAL

Le Musée ducal, aménagé dans des bâtiments des 17^e et 18^e siècles, est l'endroit idéal pour découvrir le passé millénaire qui a enraciné Bouillon dans l'histoire. Ses collections s'articulent autour de l'époque médiévale, les arts d'Orient, le passé sidérurgique, les peintures, le folklore et les traditions...

Rue du Petit, 1-3 - 6830 Bouillon - 061 46 41 89

www.museeducalbouillon.be

LE DUCHÉ DE BOUILLON ET SON CHÂTEAU

UN DUCHÉ INDÉPENDANT ?

À la fin du 11^e siècle, la Basse-Lotharingie est une des plus puissantes principautés du Saint-Empire germanique. Aux confins du comté de Luxembourg et de la France, le château de Bouillon et les territoires avoisinants sont aux mains de Godefroid, duc de Basse-Lotharingie depuis 1087. En 1096, pour financer sa croisade, il vend ses biens au prince-évêque de Liège, Otbert.

À partir de ce moment, Bouillon passe sous la souveraineté liégeoise et les princes-évêques reprennent à leur compte le titre ducal. Cependant, l'administration, la justice, la perception des impôts restent bouillonnaises. En résumé, entre Liège et Bouillon le point commun est que les deux territoires ont un même possesseur.

Le 15^e et le 16^e siècles sont assez agités. Balloté entre les princes-évêques et les ducs de Bourgogne, puis entre la France et l'Empire germanique, Bouillon voit alterner périodes de paix et de guerres. En 1521 notamment, les troupes de Charles Quint prennent le château et incendient la ville.

En 1591, le duché échoit finalement à la famille française de la Tour d'Auvergne, également princes de Sedan, mais qui s'opposent aux rois de France. Cette opposition aboutit en 1642 à l'annexion de la principauté de Sedan par la France. Cependant, le prince de Sedan obtint de Louis XIV la promesse d'être mis en possession du duché de Bouillon si le roi venait à s'en emparer. C'est ce qui se produit en 1676 quand les troupes françaises, commandées par le maréchal de Créqui, investissent Bouillon : Godefroid-Maurice de la Tour d'Auvergne reçoit de Louis XIV le privilège d'exercer dans le duché une souveraineté absolue à condition de maintenir une garnison française. Celle-ci restera jusqu'en 1815.

Cette situation est entérinée par le traité de Nimègue de 1679, qui met fin à la guerre de Hollande entre la France et les Pays-Bas et attribue définitivement le duché à la famille de la Tour d'Auvergne au détriment des princes-évêques de Liège. Les de la Tour d'Auvergne, représentés par un gouverneur, ne résidèrent jamais à Bouillon. Ils encouragèrent le travail du fer, le tissage de la laine et, à partir de 1760, protégèrent les imprimeries. Sous leur « règne », de 1678 à 1794, le duché connut une période de prospérité et de paix. Il fut aussi une terre d'accueil et nombreux sont ceux qui y trouvèrent plus de liberté.

À cette époque, une maison d'édition de Bouillon connut un retentissement européen ! En effet, le français Pierre Rousseau (1716-1785), profitant d'une censure plutôt bienveillante, diffusa les « idées nouvelles » dans des périodiques tels que *Le Journal encyclopédique*, *La Gazette des Gazettes* ou *Journal politique*, mais aussi dans des ouvrages, par exemple *Les Fables de La Fontaine*, *Romans et contes* de Voltaire, *Suppléments de l'Encyclopédie*, de Diderot et d'Alembert. Une section du Musée ducal présente cette surprenante histoire.

En février 1794, le duché devient la « république bouillonnaise » et en 1795, il est annexé à la République française. Au Congrès de Vienne, il intègre les Pays-Bas. Et, en 1830, il fait partie de la Belgique.

LE COUVENT DES SÉPULCHRINES

L'ordre du Saint-Sépulcre de Jérusalem est fondé, en 1099, lors de la première croisade. Soumis à la règle de saint Augustin, il a pour ambition de propager la chrétienté en Terre sainte.

En 1626, le prince-évêque de Liège autorise les religieuses du Saint-Sépulcre, installées à Huy, à fonder une filiale à Bouillon, au bord de la Semois, où elles construisent une église et un vaste bâtiment.

En 1794, les religieuses sont expulsées et le couvent est fermé.

Il deviendra successivement une brasserie et une ferronnerie, avant d'être racheté par la ville qui y installera l'Archéoscope.

L'ARCHÉOSCOPE GODEFROID DE BOUILLON

L'Archéoscope Godefroid de Bouillon, au moyen d'une prodigieuse animation audiovisuelle, évoque les moments forts de la première croisade, mais aussi l'histoire des Sépulchrines, de Bouillon et de la région frontière.

Quai des Saulx, 14 B
6830 Bouillon - 061 46 83 03
www.archeoscopebouillon.be

LA FÊTE DE LA CHASSE : UNE TRADITION ARDENNAISE

Tous les ans, en novembre, au son des cors de chasse, la fête réunit des milliers de visiteurs. Vin chaud, « bière de la chasse » brassée spécialement pour l'occasion, marché des produits régionaux... et bénédiction des animaux.

L'ARCHITECTURE

Repère identitaire par excellence de Bouillon, le château fort confine un peu trop facilement la ville dans un contexte médiéval qu'elle ne peut pourtant pleinement revendiquer en termes d'architecture.

L'ARCHITECTURE CIVILE

L'attrait essentiel de son tissu bâti est avant tout lié au 18^e siècle, époque marquée par le règne des princes de La Tour d'Auvergne (1678-1794). Bien que préférant demeurer à Paris dans leur hôtel de Bouillon, quai Malaquais (occupé actuellement par l'École des Beaux-Arts), ou dans leur château de Navarre, près d'Evreux (aujourd'hui disparu), ils influencèrent favorablement la personnalité architecturale de la ville par le truchement de la Cour souveraine.

Occupant un rang social élevé et une situation matérielle aisée dans le duché, ses agents, bâtisseurs invétérés, participèrent activement à la véritable émergence de la capitale ducal, jusqu'alors endormie. Formant visuellement et de manière globale la plus française des architectures urbaines de Belgique en raison du style Louis XV qui les caractérise, ces édifices civils composent aujourd'hui, avec l'architecture militaire, le champ du patrimoine architectural classé.

La ville conserve plusieurs bâtiments des 17^e et 18^e siècles. Par exemple, des bastions construits par Vauban, le couvent des Sépulchrines où est installé l'Archéoscope, la maison Maugré où est née Madeleine Ozeray (1908-1989), comédienne célèbre et égérie de Louis Jovet, l'ancien palais ducal, siège du gouvernement bouillonnais, qui abrite actuellement le Musée ducal, et plusieurs autres.

L'ARCHITECTURE MILITAIRE : LE CHÂTEAU

La première construction aurait été érigée sur le site de Beaumont, communément appelé « La Ramonette ». Cet éperon barré a été occupé avant notre ère. Il domine le site du château fort construit sur la même barre rocheuse. D'après l'archéologue A. Matthys, une tour hexagonale comprenant une assise en pierre et des superstructures en bois est construite au 10^e siècle et serait ainsi la première installation militaire bouillonnaise.

Au 11^e siècle, une deuxième construction, plus proche de la ville, est initiée sur la même barre rocheuse. Une grosse tour en pierre commence à s'élever au centre du futur château fort : ce sera le donjon. Il a été rasé en 1824 par les Hollandais. Les travaux de creusement des fossés et d'élévation du donjon sont peut-être l'œuvre de Godefroid le Barbu vers 1050.

Au 12^e siècle, après la destruction de la tour de Beaumont (peut-être lors du siège de 1141), celle-ci est abandonnée. Pour garantir une meilleure inaccessibilité, par le côté sud, il fallut creuser dans le rocher une large et profonde tranchée pour dissocier les deux sites. Le creusement des passages souterrains taillés dans le roc, l'aménagement de différents locaux ont certainement fourni les matériaux pour l'édification de ce donjon voisin de la chapelle Saint-Jean.

Mis à part le donjon massif et les parties souterraines, les autres aménagements du château étaient surtout construits en bois, que ce soient les murs de protection ou les locaux d'habitation. D'ailleurs, en 1467, après l'intervention des Bourguignons dans ce qui était une possession du prince-évêque de Liège, il faut réparer la forteresse. Dans les comptes, les réparations confiées aux charpentiers sont plus importantes que celles confiées aux maçons.

Au 16^e siècle, Georges d'Autriche (prince-évêque de Liège de 1544 à 1557) initie de grands travaux (par exemple la tour d'Autriche) pour renforcer une citadelle qui concrétise la présence liégeoise en face du royaume de France.

Au 17^e siècle, l'ingénieur français Vauban aménage le château en fonction des nouvelles techniques militaires : il le remanie complètement pour en faire une citadelle capable de résister à l'ennemi en attendant des renforts venant de Sedan.

Au 19^e siècle, les Hollandais y entreprennent des travaux importants après en avoir envisagé la destruction. En 1824, avec l'accord des autorités communales de Bouillon, le génie hollandais décide de procéder à l'arasement total de la chapelle Saint-Jean et du donjon médiéval. L'habitation des gouverneurs subit le même sort. Ainsi disparaissent les structures les plus anciennes du château. En 1893 et 1905, les grandes casernes construites par les Français en 1743 sont abattues de même que quatre casernes hollandaises édifiées en 1828 sur l'emplacement de la chapelle et du donjon.

D'après Sibylle LEGRAND et Roger NICOLAS, *Le patrimoine de Bouillon, Carnets du Patrimoine*, n° 101, Institut du patrimoine wallon, 2013.

GODEFROID DE BOUILLON

La statue équestre la plus célèbre de Bruxelles représente Godefroid de Bouillon, « libérateur du Saint-Sépulcre » lors de la Première Croisade en 1099. Trônant sur la place Royale, elle a été sculptée par Eugène Simonis, celui de la place du même nom à Koekelberg. Fondateur du Royaume de Jérusalem, Godefroid (qui n'est pas né à Bouillon, mais plutôt vers Baisy-Thy, voire Boulogne) a été choisi comme Père Fondateur de la Belgique, avant d'être récupéré par les Rexistes de Degrelle pendant la Seconde Guerre mondiale.

D'après *Le Soir*, 21/12/2015.

LE PASSÉ INDUSTRIEL DE BOUILLON LA FERRONNERIE BOUILLONNAISE

En 1895, à l'initiative du doyen Debra, épaulé par plusieurs catholiques entrepreneurs, une société métallurgique vit le jour à Bouillon, la « Ferronnerie Bouillonnaise ». En 1899, le baron de Moffarts investit dans l'entreprise et fut nommé président de la FB. Cette année, l'entreprise acquit le statut de société anonyme. En 1904, la ville de Bouillon accorda à la FB une concession de trente ans pour la création d'une centrale électrique.

En 1910, la FB lança la section de fabrication d'ustensiles en aluminium, une première en Belgique. Dès cette année, l'entreprise produisit les trois grands types de produits qu'elle fabriqua jusqu'à son déclin : ferronnerie (quincaillerie du bâtiment), fonderie (fonte mécanique pour de multiples usages) et aluminium (industriel et ménager). Après la Première Guerre mondiale, les ateliers de production furent agrandis et davantage mécanisés. Plusieurs nouveaux bâtiments furent construits et les abords de l'usine furent dégagés et aménagés en terrasses.

Comme à l'issue du premier conflit mondial, la fin de la Seconde Guerre mondiale provoqua une brutale et importante reprise de la productivité. Entre 1945 et 1947 par exemple, la société connut une augmentation de personnel de plus de 75 %. Néanmoins, vingt ans plus tard, en 1967, la FB n'occupait plus que cent personnes, soit quatre-vingts ouvriers et vingt employés.

La concurrence internationale avait mis à mal la santé économique de l'entreprise qui fut finalement rachetée en 1970 par les Ateliers Schreurs de Liège (filiale des Poudreries réunies de Belgique). La production fut délocalisée à Paliseul et, cinq ans plus tard, la fusion de l'ex-entreprise DC et de l'ex-entreprise FB entraîna la création de « Devilca-FB ».

D'après www.museeducal.be/usinebouillonnaise.htm

LE CADRE URBAIN

Le cadre urbain de Bouillon a peu évolué depuis les années 1950. L'importance du tourisme a amené les autorités à le préserver.

La volonté de l'améliorer a conduit au réaménagement du site des usines Devilca et de mettre en valeur le couvent des Sépulchrines.

D'après Sibylle LEGRAND et Roger NICOLAS, *Le patrimoine de Bouillon*, dans *Carnet du Patrimoine*, 101, IPW, 2011 ; *Atlas, Ardenne*, op. cit., p. 268.

LE PETIT TRAM DE BOUILLON

Le « petit tram » a vécu.

Un peu plus d'un demi-siècle, il fit partie de la vie du pays de la Semois. Après les années de guerre – la première – c'est lui qui amenait le touristes dans la cité de Godefroy. (...)

La gare !... Et oui, la gare était animée. Par les touristes, les camionneurs, les scieurs et les débardeurs. On y vendait même des journaux, présentés avec un gentil sourire.

Le « petit tram » avait son chauffeur, son machiniste, son serre-frein et, pour les voyageurs, un employé galonné comme un général. Car les voyageurs prenaient souvent le même convoi que les baliveaux des forêts et les ferronneries des usines de la petite ville.

La voiture des voyageurs était toujours accrochée à la fin du convoi. C'est elle qui ramassait les trainées de vapeur et de poussière.

Ceux qui prenaient le « petit tram », n'étaient pas gens pressés. Personne d'ailleurs ne l'était, sauf quelque industriel qui, lui, avait sa voiture et son chauffeur.

Et au coup de sifflet, démarrait le « petit tram ». On le voyait se tordre comme une énorme chenille sur les flancs de la colline où l'homme lui avait taillé un chemin dans les genêts, la rocaille et la bruyère.

Il soufflait, bien sûr, crachant une vapeur couleur gris-sale dans les sapins qu'on eut crû voir bruler. De la vapeur et des braises qui, deux fois par semaine, grillaient les talus.

Trois kilomètres plus loin, c'était le premier arrêt. Et, à tous les arrêts, on voyait des enseignes, un peu délavées, se découper sur des murs de schiste : « Café du Tram », « Café du Vicinal ». Tout le personnel descendait, car le café servait de salle d'attente et de remise pour les colis.

Marcel LEROY, *Les galets de ma rivière*, s.l., 1971, p. 46.

CHARLES VAN LERBERGHE

Me voici donc installé à Bouillon. Ad. Le Roy, qui est, en effet, un garçon intelligent et aimable, m'a conduit ici dans la maison que j'occupe à mi-côte de la vieille route de Sedan, au pied de « la Ramonette ». La situation est merveilleuse et il n'en est peut-être pas de plus belle dans tout Bouillon. De ma fenêtre je découvre la Semois, et il n'y a, juste en face de moi, que des collines cultivées ou boisées, mais sans habitations. C'est une impression de grandiose solitude. Au moment où je vous écris, six heures du matin du dimanche, je vois au-dessus de ma table, dans le cadre de la fenêtre ouverte, ce féérique tableau des brouillards qui se lèvent, de toute la rivière qui fume et bruit invisible comme en cette autre solitude où Brunehilde s'éveille. Et il y a encore ici, en face du barrage, une petite cascade, qui fait mes délices. Un rien d'eau qui écume et bouillonne, et c'est absolument, jusqu'à faire complète illusion, la rumeur de toute la mer.

En m'approchant de la fenêtre, je découvre naturellement tout le paysage classique : le château, les deux ponts, la côte d'Auclin.

Lettre de Charles van LERBERGHE (1861-1907, auteur de *La Chanson d'Ève*) à Fernand Severin, le 12 juin 1899, citée par Christian LIBENS et Claude RAUCY, *Sur les pas des écrivains en Ardenne*, Éditions de l'Octogone, 1999, p. 69-70.

Voir *Hommage à Charles van Lerberghe*, dans *Cahiers de l'Académie luxembourgeoise*, nouvelle série, 11-12, 1982, p. 125-153.

11. LA SEMOIS

La Semois prend sa source à Arlon, en Lorraine, où elle occupe d'abord la dépression de la première cuesta avant de s'enfoncer dans le massif ardennais en serpentant dans de nombreux méandres encaissés. À vol d'oiseau, seuls 80 km séparent la source de la confluence alors que le linéaire est de 210 km.

L'ensemble de la vallée présente un grand intérêt biologique au sein de paysages structurés entre cours d'eau, forêts et rochers, trois éléments omniprésents en Semois ardennaise.

LA SEMOIS, UNE RIVIÈRE PAS COMME LES AUTRES

La Semois, rivière contrariante, s'amuse à prendre le contrepied des règles hydrologiques qui caractérisent nos cours d'eau avec, notamment, une qualité de l'eau qui s'améliore vers l'aval et des pentes plus marquées à mi-parcours qu'en amont. C'est aussi une rivière qui gèle par le fond.

La Semois constitue le fil conducteur d'un couloir écologique favorable à la biodiversité. On peut observer des espèces rares en Belgique, parfois les seules stations du pays, avec notamment la présence de plantes calcicoles en Ardenne.

Tout ça en fait une rivière d'exception, au caractère bien trempé, à la fois complexe et mystérieux.



UNE RIVIÈRE EN FLEURS

Les berges et bords de Semois sont colonisés par une succession de bandes de végétation à gradient hydrique décroissant. Les communautés végétales seront d'autant plus développées, en milieu ouvert et éclairé, là où s'étend le fond de vallée. Celles-ci seront fortement réduites, voire absentes, là où la rivière vient buter contre le pied des versants forestiers abrupts souvent protégés par la roche. Les Renoncules flottantes, déjà abondantes en Semois lorraine, continuent de s'étendre en Semois ardennaise en situation éclairée, au point de recouvrir toute la surface de l'eau.

À partir de l'eau libre, on peut observer une succession de groupements végétaux : plantes aquatiques ou hydrophytes, plantes semi-aquatiques ou halophytes, frange herbacée de plantes de berges, bande de végétation à groupements nitrophiles et mégaphorbiaies. Des plantes pionnières s'installent dans les plages de gravière. Sur certains tronçons, des berges en terre, érodées, contrarient la répartition de ces peuplements végétaux, mais, par contre, font le bonheur du martin-pêcheur.

LA FORÊT ARDENNAISE

En Semois ardennaise, des vagues de forêt ondulent à perte de vue et la Semois, happée par les frondaisons épaisses, risque l'étouffement. Ces forêts constituent des milieux favorables à l'avifaune forestière et aux chauvesouris. Les vieilles forêts de versant sont les plus caractéristiques. De faible productivité sylvicole et d'un accès difficile, elles ont subi peu de changement depuis 200 ans.

Des crêtes jusqu'en bord de Semois, celles-ci se déclinent en divers peuplements forestiers :

LA CHÊNAIE SESSILIFLORE DE CRÊTE ROCHEUSE

Des rochers et des arbres sur une ligne de crête tourmentée, là où le végétal se mêle au minéral, créent une ambiance particulière dans laquelle on pourra s'immerger en parcourant le GR 16.

DES CHÊNAIES- CHARMAIES DE VERSANT

Dans la partie plan-concave du versant, d'inclinaison moyenne et d'exposition ensoleillée, ces chênaies-charmaies se présentent en taillis sous futaie avec en accompagnement, quelques herbacées comme le muguet ou le lamier jaune.

DES ÉRABLIÈRES DE RAVIN À MERCURIALE ET SCOLOPENDRE

En bas de versant, sur des pentes abruptes au sol instable et caillouteux, l'érablière de ravin pourra encore être observée dans quelques sites maintenant protégés. Les principales espèces de la strate herbacée seront la Mercuriale vivace, la Lunaire vivace et deux espèces de fougère : la Scolopendre ou Langue de cerf et le Polystic à aiguillons.

LES ROCHERS DE LA SEMOIS ARDENNAISE

De l'amont de Chiny jusqu'à l'aval de Bohan, près de 70 affleurements rocheux dominant la Semois. Site de légendes, chacun a sa propre histoire au nom rempli de mystères : Roches du Corbeau, Pic du Diable, Roche de l'Écureuil, Rocher Pinco, Rocher des Gattes, Roche Percée, les Blanches Roches, la Table des Fées ...

La colonisation des affleurements rocheux par la végétation rappelle la longue histoire de la vie sur terre commencée il y a 3,8 milliards d'années, des premiers végétaux à se développer sur la roche comme de minuscules algues vertes jusqu'aux plantes supérieures en passant par les mousses, hépatiques et fougères.

La répartition des espèces en fonction de leurs exigences écologiques dépend de divers facteurs. En Semois, le critère qui aura le plus d'influence est celui lié à l'exposition ou non au soleil. Le plein soleil fera du rocher un milieu particulièrement sec, favorable aux espèces xérophiles comme les Arabettes, Joubarbes ou Saxifrages.

Les rochers en situation ombragée, là où une atmosphère humide persiste, seront colonisés par des espèces hygrosциaphiles étant donné le peu de lumière. Ce sera le domaine des mousses, des hépatiques et des fougères (la Scolopendre) et de quelques herbacées comme la Dorine à feuilles opposées ou l'Oxallis petite-oseille.

D'après Francis ROSILLON, *Semois Nature*, 2 tomes, Memory, 2022, avec l'aimable autorisation de l'auteur, à qui l'on doit également la dernière édition du Topoguide GR®16, Sentier de la Semois, juin 2021.

12. LE BARRAGE DE ROBERTVILLE

En 1925, le baron Baltia, haut-commissaire du Roi, gouverneur des Cantons de l'Est², publie un décret qui entérine la décision de construire trois barrages sur la Warche : à Bütgenbach, à Robertville et en aval, à Malmedy, qui ne sera jamais construit.

L'objectif poursuivi est à la fois l'alimentation en eau des centrales électriques de Bütgenbach - au pied de celui-ci est installée une centrale électrique - et de Bévercé, et une maîtrise satisfaisante du débit de la Warche. Le lac de Robertville ne peut remplir seul ce rôle régulateur.

En plus de la production d'hydroélectricité, les barrages de Robertville et de Bütgenbach jouent un rôle essentiel dans la prévention des inondations. En effet, en collaboration avec le Service Public de Wallonie, Electrabel maintient un bas niveau d'eau dans ces deux lacs pendant toute la saison des crues. Ainsi, lorsque de fortes précipitations ou la fonte subite des neiges gonflent les rivières, ces barrages retiennent l'eau autant qu'ils le peuvent. Cette eau ne sera relâchée dans la Warche que quand la crue sera passée.

Cette gestion ne préserve pas seulement les riverains des problèmes d'inondation, elle a aussi une influence en aval sur le débit de l'Amblève.

En effet, cela permet d'éviter que les eaux du bassin de l'Amblève, à leur niveau maximum, ne rejoignent celles de l'Ourthe, également à leur niveau maximum, au même moment

¹ À l'époque, on utilisait fréquemment la dénomination assez désobligeante « cantons rédimés ». Le Traité de Versailles avait « donné » les cantons d'Eupen, Malmedy et Saint-Vith à la Belgique et l'appellation courante sous-entendait que ces cantons avaient été « rachetés », comme si leurs habitants avaient été « vendus » à la Belgique et qu'ils étaient des citoyens de seconde zone. Cette appellation n'est plus de mise aujourd'hui.

Le pic de crue de l'Amblève étant, grâce aux barrages de la Warche, retardé par rapport au pic de crue de l'Ourthe. Tout bénéficie donc également pour les riverains de l'Ourthe en aval !

Le barrage, construit de 1926 à 1929, permet au village de Robertville de connaître un réel essor touristique. Le lac de 63 hectares devient rapidement un lieu d'excursion comme en témoignent les photographies d'époque.

Du barrage, un tunnel de 4,4 kilomètres de longueur aboutit à une conduite métallique qui, après avoir parcouru à flanc de coteau un kilomètre, amène l'eau sous pression à une cheminée d'équilibre. De là, descend une conduite forcée jusqu'à la centrale hydroélectrique de Bévercé située à plus de 10 kilomètres en suivant le cours de la Warche.

On ne s'étonnera donc pas que la Warche, au pied du barrage, ne soit qu'un filet d'eau ! Une partie importante de la rivière est directement canalisée vers la centrale de Bévercé. C'est seulement après la centrale que la Warche retrouve son « allure normale ».

Profil du barrage de Robertville :

Volume du barrage		57 000 m ³
Hauteur du barrage		54,50 m
Longueur de crête		182,00 m
Épaisseur	au sommet	4,00 m
	à la base	38,00 m

L'eau retenue par le barrage sert aussi à l'alimentation en eau potable de Malmedy.

Le lac de Robertville, à hauteur de la base nautique, est une zone de baignade officielle depuis 1990. Ses eaux sont qualifiées d'« excellentes » et accueillent quelque 6 000 baigneurs en juillet et aout.

D'après www.waimes.be.